

# « Le cinéma belge, c'est de l'artisanat »

**François Damiens** présidera la cérémonie des « Magritte du cinéma » ce samedi. Il est l'invité spécial de la rédaction du « Soir ».

## « Je ne veux pas être déstabilisé »

### François Damiens

Né le 17 janvier 1973 à Uccle. Après des études dans le domaine du commerce, il se lance dans l'audiovisuel. Première caméra cachée, en 1996, en François l'embrouille. Débuts au cinéma en 2006 dans « OSS 117 : Le Caire, nid d'espions » puis dans le culte « Dikkenek ». Il est actuellement à l'affiche de « La famille Bélier ».

#### ENTRETIEN

Invité de la rédaction du *Soir*, la veille de la cérémonie des Magritte dont il est le président, François Damiens est l'acteur que les Français s'arrachent. Nommé pour le Magritte du meilleur acteur dans *Je fais le mort*, de Jean-Paul Salomé, il est aussi en lice pour le César du meilleur acteur pour son rôle de père sourd-muet dans *La famille Bélier*, d'Eric Lartigau. Cette comédie à la fois drôle et sensible a franchi la barre des cinq millions d'entrées en France, palier que l'acteur belge avait déjà dépassé avec *L'arnacœur* et *Rien à déclarer*. Damiens assume tout, les caméras cachées comme ses élans

de délicatesse au cinéma, son côté grand-guignolesque et sa tête de beauf. Pudique dans l'âme, ce clown qui cache profondément un fond de tristesse et d'angoisse en faisant des embrouilles préfère toujours entrer par la sortie. C'est là son élégance.

#### Que signifie pour vous d'être président des Magritte ?

C'est très gentil de la part de ceux qui ont pensé à moi. C'est un vrai choix. Patrick Quinet (NDLR : cofondateur de l'Académie André Delvaux) me l'a demandé il y a trois mois. Juste pour dire que je ne remplace personne. C'est un honneur car j'aime l'idée de ce que représentent les Magritte. L'idée que ça unit quelque part la Belgique, la Flandre et la Wallonie. Pour moi, c'est ça le rôle de la culture.

#### Qu'implique ce titre d'un soir ?

De venir chez vous... Je n'ai jamais fait une aussi grande interview de ma vie (rires). Je poursuis ma journée au JT de la RTBF. Samedi soir, je devrais dire un petit mot à la cérémonie. Rien n'est encore écrit. J'ai besoin d'être un peu stressé pour le faire. Je vais essayer d'être honnête, sincère. Je vais surtout essayer d'être le plus court possible et de n'avoir

qu'une idée. Je viens de loin. Jamais je ne me serais imaginé président des Magritte. Mon parcours jusqu'ici, c'est une belle histoire mais je ne regarde pas trop en arrière. Je suis content de faire ce que je fais au quotidien et je me demande surtout ce que je ferais si je n'étais pas comédien.

#### Ce que représentent les Magritte est important dites-vous. Mais pour vous, c'est quoi le cinéma belge ?

Charlie Dupont parle du cinéma belge comme d'artisanat plus qu'une industrie. Je trouve cela très juste. J'aime la façon dont on appréhende le cinéma. A chaque fois que j'ai travaillé avec des réalisateurs belges, c'était de l'artisanat. J'aime l'expression « vendre ce qu'on a fabriqué et pas fabriquer ce qui se vend ». C'est tout à fait ça, le cinéma belge. Les réalisateurs font un film parce que c'est une nécessité pour eux. D'habitude, quand on parle industrie du cinéma, on est plutôt dans la volonté de « faire un coup ». Se sentir comme un élément faisant partie d'un gros coup est dommage. Des réalisateurs comme Benoît Mariage ou Frédéric Fonteyn sortent un film tous les 5 ans car ils attendent

d'avoir un film nécessaire à sortir de leurs tripes. On ne peut pas avoir envie de recommencer un film quand on a à peine fini d'en monter un autre. C'est un peu comme si on recommençait à manger en sortant de table.

#### « La famille Bélier » passe la barre des 5 millions d'entrées. Votre popularité grandit. Sentez-vous que le regard change sur vous ? Vous sentez-vous devenir une star ?

Non. Je ressens juste de la gentillesse de la part des gens. Avant, j'arrivais à repérer les gens qui allaient m'aborder. Depuis *La famille Bélier*, c'est plus difficile. C'est parfois des mamans, des grands-mères... Je ne calcule rien, je fonctionne à l'intuition. Je privilégie la rencontre. Quand je lis un script, je m'imagine en train de le faire et c'est là que je vois si ça fonctionne ou pas, s'il y a une nécessité ou pas pour moi de le faire. En lisant le scénario de *La Famille Bélier*, j'ai été touché. Je souriais, j'avais une boule dans la gorge... J'aime les comédies qui ont un fond lourd, dur, triste. A partir de ça, on peut créer le rire. Les comédies qui ont pour but de faire rire à tout prix, pour moi, c'est le meilleur moyen d'aller dans le mur.

# « Chacun doit être libre de faire ce qu'il veut »

**Êtes-vous un grand consommateur de médias ?**

Généralement, j'achète un journal par jour, pas forcément toujours le même. Mes parents ont toujours été abonnés au Soir et je le lis encore beaucoup mais j'aime aussi changer pour avoir différentes manières de traiter l'information. Je lis aussi pas mal sur internet.

**Quand vous lisez un journal, vous commencez toujours par les pages culture ?**

Je commence toujours par la fin. Quand je lis Le Soir, je commence par la petite gazette, puis je vais en arrière et j'arrive à la culture, etc. Par contre, j'ai un peu de mal avec la politique mondiale car c'est quelque chose que je suis peu. C'est un peu du chinois pour moi...

**A-t-on essayé de vous récupérer politiquement ?**

J'ai souvent eu des propositions de partis politiques, au niveau fédéral, mais j'ai tou-

jours refusé. C'est comme pour la pub. Je ne me vois pas associer mon nom à des velux ou une véranda. Je veux faire des choses en mon âme et conscience. Je ne me brade pas.

**La récupération venait de tous les partis politiques ?**

Des bleus, des verts et des rouges en tout cas. J'aimais bien parler politique avec Michel Daerden par exemple. C'est une personne qui me touchait : comme il était très intelligent, il pouvait se permettre d'être naturel. Ce n'est pas le cas de tout le monde : certains contrôlent très fort la forme parce qu'il n'y a pas beaucoup de fond.

**En tant qu'artiste, vous n'avez jamais eu envie d'être le porte-parole d'une cause ?**

Il y a des valeurs que j'ai envie de défendre. Je trouve par exemple très dommage qu'on

diminue le budget de la culture. La Belgique est un carrefour et on a tout le potentiel pour qu'on puisse parler de Bruxelles comme de Paris. Si on coupe dans la culture, on n'en paiera pas la facture maintenant mais dans 10-15 ans quand les gens ne viendront plus passer un week-end en Belgique... La culture draine un beau public et engendre un tas d'activités.

**Comment avez-vous réagi aux événements de « Charlie Hebdo » ?**

Ça m'a fait froid dans le dos. Je me suis retrouvé par hasard à Paris le jour de la marche républicaine et je me suis rendu compte qu'il régnait une vraie terreur. Les gens avaient peur.

**Vous y êtes allé ?**

Oui, je n'allais pas rester bêtement dans ma chambre d'hôtel à me faire masser... On vit dans une démocratie, des gens sont morts pour ça. C'est trop facile

d'en profiter et de se planquer quand il faut sortir dans la rue.

**Pensez-vous que quelque chose restera de ce mouvement citoyen ?**

J'espère ! Chacun doit pouvoir faire ce qu'il veut. Si quelqu'un a envie d'écrire n'importe quoi, il doit pouvoir le faire. Et c'était loin d'être le cas des gens de Charlie Hebdo qui étaient des génies. J'ai toujours aimé les lire.

**Vous pensez que quelqu'un comme Dieudonné est dans son droit ?**

Quand on profite de son statut d'humoriste pour faire passer des messages, on verse vite dans la propagande. La limite est mince. On ne peut pas lui interdire de s'exprimer car on est en démocratie mais il faudrait trouver un autre système. Cela dit, il s'épuise lui-même et ne fait plus rire personne. ■

Propos recueillis par  
C.B., F.B. et G.My.

## Les films belges sont-ils formidables ou piqués aux hormones ?

**Le cinéma belge est encensé dans les festivals et récolte les plus hautes distinctions.**

**La France chouchoute nos acteurs en les plaçant en haut de l'affiche et envie nos réalisateurs.**

**La 40<sup>e</sup> cérémonie des César, qui se déroulera le 20 février, cumule les nominations d'artistes belges dans les catégories les plus convoitées. De quoi faire pâlir d'envie bien des cinématographes. Mais sur ses terres, le cinéma belge francophone continue d'avoir mal à son image.**

**Certains le trouvent « formidable », d'autres « fort minable ». Nous faisons le point en mettant sur la sellette cinq clichés qui lui collent à la peau.**

En 2010, le cinéma belge francophone est « autopsié » par une étude menée par la Communauté française auprès du public. Le résultat est pour le moins effrayant : 46 % des personnes interrogées associent le cinéma belge aux seuls frères Dardenne et tous les films cités spontanément sont antérieurs à 2005. Et ce, alors que notre production cinématographique se porte plutôt bien et remporte de

nombreux prix dans les festivals.

Début 2013, *Le Soir* fait un sondage auprès des lecteurs dont il ressort que 58 % des participants sont allés voir un film belge en 2012... Un résultat plutôt encourageant. Mais ces mêmes films belges arrivent en toute dernière position lorsqu'on interroge sur le dernier film vu en salle. Quant à l'image du cinéma belge, elle réserve quelques surprises. Si le terme « cinéma social » vient en tête des qualificatifs décrivant notre création (59,29 %), juste devant... « ennuyeux » (49,24 %), 21,10 % le qualifient d'intimiste et de captivant.

### Peu populaire

Qu'est-ce que le cinéma belge en 2015 ? « Ce n'est pas un cinéma mais des cinémas, issus d'univers singuliers, exprimant des styles différents avec des pattes d'auteur fortes touchant à l'universel. C'est une réalité multiple avec de nombreux acteurs de grand talent. Wallons et Bruxellois peuvent en être fiers »,

selon Frédéric Delcor, secrétaire général de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Claude Leclercq, fondateur et

président du Festival du cinéma belge de Moustier depuis 1976, confirme cette diversité. Tout comme le Hollandais Boyd Van Hoey qui écrit dans son ouvrage *10 réalisateurs, 10 ans de cinéma belge francophone - les années 2000* : « Ce qui démarque les films belges francophones de leurs frères français et de bien d'autres cinémas nationaux est la multitude de voix créatives et individuelles. La Belgique a toujours été un "melting-pot" bien au-delà des simples distinctions linguistiques. »

Le cinéma belge a donc bien une âme. Philippe Kauffmann, producteur (*Le grand Tour, Alleluia, Aaltra*) et conseiller artistique de Mons 2015, en est un radical défenseur : « Notre belgitude peut rayonner dans le monde entier. Notre ADN est dans l'écriture. » « En France, les comédiens belges existent dans leur belgitude. Ils sont hype car ils sont cool, humbles, abordables et passionnés. Cette renommée a été tracée par Benoît Poelvoorde dès C'est arrivé près de chez vous », dit Olivier Bronckart, producteur de *Henri* et du prochain Bouli Lanners.

### Trop commu-

### nautarisé

Pourtant, face à sa propre cinématographie, le public belge francophone reste très frileux. Contrairement aux Flamands qui

pratiquent leur cinéma avec fierté. Un gros succès francophone, c'est 150.000 entrées. Un gros succès flamand peut dépasser le million. Pourquoi ? « Ce n'est pas un désamour de la part des francophones. Simplement, ils n'accordent pas plus d'attention aux films belges mais on fait le même constat dans la plupart des populations européennes face à leur cinéma », justifie Frédéric Delcor. Les films nommés pour le Magritte du meilleur film ont fait des entrées comparables aux chiffres moyens que fait le cinéma d'auteur dans beaucoup de pays. Pas son genre, de Lucas Belvaux a fait autant que *Mommy* ou le dernier Woody Allen. « Les Flamands aiment les films qui parlent flamand. Ils ont ce rapport identitaire très fort. Les francophones, eux, s'en fichent. S'ils voient un film en français, ils n'ont pas l'impression que ça parle d'eux. Et surtout, ils n'ont pas envie de voir des films qui parlent d'eux », analyse Lucas Belvaux. C'est pourquoi un distributeur belge est content

quand un film belge fait 50.000 entrées.

Que faire ? Vincent Tavier, producteur d'*Ernest et Célestine*, a trouvé une solution. Il confie : « C'est dur d'attirer les gens dans les salles. On fait beaucoup plus de films qu'avant alors que les gens ont bien d'autres occasions que les salles de cinéma pour voir des films. Donc dans ce genre de situation où on sait que ce sera difficile d'attirer avec ce genre de film, je me dis "Faisons-nous juste plaisir ! Faisons ce que nous avons envie de faire, expérimentons. De toute façon, faire des films si on n'y prend pas plaisir, ça ne sert à rien." »

Cette invitation à l'innovation, à l'audace nous amène à regarder de plus près la cinématographie belge francophone. Une vingtaine de longs-métrages sont produits par an. Et, comme le dit le réalisateur Frédéric Sojcher, « Tous les ans, un film belge est sélectionné à Cannes, Venise ou Berlin. Aucune cinématographie aussi petite n'est représentée de la sorte. »

## FAUX Vampirisé par les Dardenne

En ambassadeurs absolus : les frères Dardenne. Reconnus internationalement, détenteurs de deux Palmes d'or, ils font aujourd'hui figure de pères du cinéma belge. Faut-il pour autant tuer les pères pour progresser ? « Les

Dardenne sont nos pires ennemis et nos meilleurs amis, lâche Philippe Kauffmann. Ils sont de formidables ambassadeurs mais perturbent les statistiques. » Tous reconnaissent leur formidable impact positif pour le cinéma belge en général. « Ils nous tirent vers le haut », dit le jeune réalisateur Vivian Goffette. Ils ont mené des combats essentiels pour contrer la politique d'austérité qui touchait le secteur. Ils se servent de leur notoriété pour se

battre au nom de tous. » Pour Patrick Quinet, « les Dardenne sont clairement un atout pour le cinéma belge. C'est grâce à la Palme pour Rosetta que les politiques belges ont pris conscience que quelque chose se passait et qu'il fallait donner les moyens. A partir de là, on a créé Wallimage, le tax shelter... Ça a été un moteur pour le développement de l'industrie. Ils sont aussi une référence, un symbole pour le cinéma belge et ça participe à son rayonnement. »

« Les Dardenne ont réalisé une œuvre. C'est à nous d'offrir une autre vision », dit Michael Goldberg, producteur des *Rayures du zèbre*. Justement, quel cinéma se fabrique-t-il au-delà des Dardenne et quelques autres grands noms du cinéma belge comme Jaco Van Dormael, Lucas Belvaux, Bouli Lanners ou Benoît Mariage ? La reconnaissance internationale induit-elle plus largement un cinéma de grande qualité ?

## FAUX Trop tax shelter

Trop tax

Pour Philippe Kauffmann, « on se sert des prix comme alibi mais derrière, on a une production très moyenne. Quand je vois le coffret des Magritte, je ne suis pas fier ; le niveau artistique est déplorable. J'ai voté et j'ai choisi le moins mauvais, par défaut. C'est dommage. Les films sont piqués aux hormones ! On paie le trop-plein de moyens et l'effet pervers du tax shelter qui a mis l'argent au détriment de l'artistique au cœur des préoccupations des boîtes de production. Aujourd'hui, on produit trop et mal ! On ne donne plus assez de temps à l'artistique. Il était plus facile de produire Aaltra en 2003 que Kill me please en 2010 car, à cause du tax shelter, la production belge vit au-dessus de ses moyens. Je suis à l'aise pour le dire car je suis au début comme à la fin de la chaîne à travers la production, une boîte de communication et en tant que membre de la Commission de sélection des

films. J'aimerais rester un artisan mais continuer à produire avec notre radicalité est très difficile. Or je refuse cet engrenage. »

Pour d'autres, tels Patrick Quinet ou Olivier Bronckart, le tax shelter est vital. « Monter un long-métrage en Belgique sans le tax shelter est impossible. C'est un incitant essentiel pour la vitalité de l'industrie » dit Olivier Bronckart. « Si on perd le tax shelter, c'est toute l'industrie qui s'effondre », prédit Patrick Quinet. Mais pour Philippe Kauffmann, « le marché est saturé. On dit qu'il n'y a pas assez d'écrans. C'est vrai mais ce problème va se résoudre prochainement avec la création de nouvelles salles en Wallonie et à Bruxelles avec le Pathé Palace. Mais ça ne va pas

tout résoudre. Oui, on va encore gagner des prix aux César mais il reste que notre cinéma est très moyen. Une solution serait d'avoir une vraie télévision de service public pour accompagner les jeunes réalisateurs en produisant des téléfilms. On devrait permettre de faire de bons téléfilms plutôt que de produire du mauvais cinéma. »

## Peu ambitieux

Fatal donc que les spectateurs soient plus que frioleux face à de tels films. « En tant que spectateur, quand je vois certains films belges, je me demande si on ne se fout pas de ma gueule. Voir ces films un dimanche soir, à la télé, d'accord, mais payer 12 euros pour ça, c'est n'importe quoi ! », renchérit Kauffmann.

Gérard Corbiau dit de même dans l'interview ci-dessous. Jaco van Dormael aussi parle de « frialosité grandissante. Il faut inventer des formes différentes. D'autres manières de faire du cinéma. Car il y a deux formes de films : ceux qui renforcent l'état du monde, et ceux qui l'interrogent. Les films dépendant du marché vont continuer à renforcer l'état du monde. Ceux qui interrogent vont devoir trouver d'autres formes, plus légères. »

Alors, les Magritte en tant réconciliateur du cinéma belge avec le public, défi impossible ? « Bien sûr que non », affirme Frédéric Delcor. Mais c'est une entreprise à long terme. La marque Magritte est aujourd'hui reconnue. On fait le lien entre les films belges et la culture belge francophone. En

cinq ans, la cérémonie a eu deux impacts : le public identifie le cinéma belge et a une image diversifiée de son cinéma. »

Pour Jaco Van Dormael, « ça prendra 10 ans, pour changer les mentalités. C'est important qu'il y ait une résonance entre les gens qui font du cinéma dans un pays et les gens qui vont le voir dans ce même pays. Même si les films voyagent. C'est important que le public se reconnaisse dans une culture et que la culture reconnaisse son public. Même si c'est difficile. »

Hors champ, l'association des métiers du cinéma, qui manifeste samedi soir, lors de la Cérémonie des Magritte, une pomme à la main, pour dénoncer le démantèlement du statut des artistes, dit qu'investir dans la culture, c'est investir dans l'avenir, dans ce qui nous donne sens et identité. Car la culture est une arme de construction massive ! ■

FABIENNE BRADFER

# Olivier Van Hoofstadt « La comédie ? Ils ont un problème avec ça, ici, c'est clair »

## Olivier Van Hoofstadt

Vingt ans de cinéma, déjà, pour Olivier Van Hoofstadt, qui débute en 1995 avec un court-métrage, « Snuff movie », suivi de deux autres (« Parabellum », « Keo »), avant de s'attaquer au format long. « Dikkenek », en 2006, impose sa patte de réalisateur de comédie. Le film devient un gros succès en exploitation DVD, VOD, etc. Deux ans plus tard, c'est « Go fast », un film d'action. Van Hoofstadt prépare actuellement « Sket-te ».

### ENTRETIEN

Olivier Van Hoofstadt est un cas à part dans le cinéma belge. Parce qu'il propose un cinéma résolument populaire, de comédie (*Dikkenek*) ou d'action (*Go fast*), très loin des courants encouragés par les pouvoirs publics. Parce qu'il est également l'un de nos rares cinéastes parvenus à s'adresser à un large public. Parce qu'il a eu le flair aussi, pour aller dénicher, souvent avant tout le monde, des talents qui sont aujourd'hui

des vedettes populaires (Marion Cotillard quand elle avait quinze ans, François Damiens il y a dix ans, Florence Foresti, Mélanie Laurent...). Mal aimé des responsables de la Communauté française, snobé par une partie de la critique, l'homme mérite pourtant le plus grand respect. Et aurait bien des choses à apprendre aux défenseurs des Magritte, qui rêvent de conquérir le grand public de notre communauté.

**Vous avez une position très atypique, dans le cinéma belge. Carrément !**

**La commission de sélection des films, à la Fédération Wallonie-Bruxelles, ne vous a jamais aimé, et pourtant vous continuez, avec un cinéma qui a trouvé un large public...**

*C'est très difficile, oui. Dikkenek, à l'époque, personne n'osait monter dessus pour le soutenir. Jusqu'au moment où, un jour, Luc Besson me téléphone, parce qu'il avait vu des courts-métrages à moi avec José Garcia que Marion Cotillard lui avait montrés, et il me demande si j'ai un projet. Je vais le rencontrer à Paris, je lui expose le projet, qu'on avait préparé et écrit avec*

*Olivier Legrain. On avait budgétisé le film à 8 millions d'euros. Besson, qui trouve que c'est un peu cher, me demande à l'époque de faire des essais pour voir si l'humour prend à l'écran.*

*Je fais les essais avec François Damiens, alors inconnu à l'époque, en France. Luc lit le scénario, le dossier, examine les repérages, voit les essais avec François Damiens et me dit « OK, on monte dessus », en mettant de sa poche 4 millions d'euros. Sans ça, le film ne se serait jamais fait. Jamais ! J'ai donc de quoi foncer, mais avec un budget serré et avec des acteurs, comme Marion Cotillard ou Florence Foresti, payés au tarif minimum.*

**Comment vous reçoit-on à l'époque à la Communauté française (aujourd'hui Fédération Wallonie-Bruxelles), où vous faites une demande d'aide à la production ?**

*J'ai rendez-vous avec deux rapporteurs, qui ne comprennent absolument pas pourquoi, si on a déjà de l'argent de Luc Besson, on veut encore aller voler (sic) l'argent de la Communauté française. J'entends toutes sortes de choses. Des propos comme quoi ils n'ont jamais lu un tel torchon (s'agis-*

sant de Dikkenek). Qu'en somme, financer une comédie pareille, je peux toujours rêver...

**Luc Besson apparaît auprès d'eux comme un nom repousoir ?**

Exactement. Il y a de ça. Or, Luc, il m'a toujours dit : « On peut critiquer Taxi, mais si je n'avais pas produit Taxi, je n'aurais pas pu mettre de l'argent dans Dikkenek. » Il y a aussi le fait qu'à la Commission de sélection de films, ils n'aiment pas les courts-métrages que j'ai faits avant. Ils n'aiment pas non plus cette manière que j'ai de travailler avec Kinepolis et de faire des avant-premières avec deux mille personnes pour des courts-métrages. Ou faire un maximum d'audience avec du court sur Canal. Tout ça, ils n'aiment pas.

**Vous découvrez en somme que vous n'avez pas le bon ADN ?**

Je découvre que ce n'est pas dans leur culture, c'est ça. A l'époque, je me faisais quasiment engueuler lors des contacts avec mes rapporteurs, par exemple par quelqu'un qui faisait des documentaires au Luxembourg. Des réalisateurs ou cameramans de la RTBF qui vous disent comme ça, et de façon définitive : non !

**« Dikkenek » sort en salles en 2006. Comment ça se passe, ensuite ?**

Dès le mixage de Dikkenek, Besson me propose de faire Go fast, avec Roschdy Zem et Olivier Gourmet. Et là, comme il n'y a pas de coproduction belge, on ne rentre pas de dossier à la Commu-

nauté française. Le film sort et est présenté au Festival de Namur en avant-première. La Communauté française oublie, en passant, de communiquer là-dessus. Après, Go fast fera 800.000 entrées, numéro 1 au box-office à Paris pendant quatre semaines, et sera vendu dans 23 pays. Et là, un jour, un ponte de la Communauté française, très gentil au demeurant, me demande pourquoi je n'ai pas rentré de dossier à la Communauté, et souligne la belle tenue du film à l'étranger, la Belgique étant à l'honneur jusqu'à Hong Kong ou à Shanghai.

**Les années passent et vous avez toujours autant de mal à monter votre nouveau projet, « Sketté », avec Florence Foresti, François Berléand, Pauline Etienne, Lubna Azabal, Jean-Luc Couchard, Jérémie Renier, Natacha Régnier, Déborah François... La Commission s'est-elle montrée plus bienveillante, cette fois ?**

On y est retourné, en septembre dernier. C'est hallucinant, j'avais l'impression d'aller à un conseil de guerre. Il fallait que j'aie défendu un scénario. Une personne sur deux n'en avait rien à foutre. Ils n'écoutent même pas ce que tu dis. J'entends des choses comme « mais qui vous dit que ça va faire rigoler comme Dikkenek ? ». Alors tu leur sors une blague du scénario, tu as quinze ou vingt personnes qui sont mortes de rire. Après ce sont des questions comme : « Mais qu'est-ce que vous avez fait depuis Go fast ? »

Comme si tu n'avais rien foutu... Moi j'ai une société, donc je n'ai pas droit au chômage, je ne suis pas au CPAS, j'ai trois enfants. Je travaille, quoi. Je fais des pubs, des clips, qui me permettent d'écrire. Si on avait eu l'argent de la Communauté française, ça nous aurait bien servis, mais la porte est encore bien fermée.

**Que vous inspirent ces refus réguliers ?**

Que, apparemment, la comédie ou ce type d'humour ne plaît pas. Alors que si, en France, vous demandez dans la rue de citer deux films belges, on vous parlera sans doute de C'est arrivé près de chez vous et Dikkenek : deux films qui n'ont pas été aidés par la Communauté française. C'est pas leur truc. Le fait de ne pas avoir accès à ces aides comme n'importe qui, comme les frères Dardenne ou comme Joachim Lafosse, ça me fait penser qu'on n'ose pas ouvrir l'éventail. Le cinéma, c'est de l'art, ce n'est pas juste des films sociaux. Or, la comédie, ils ont un problème avec ça, c'est clair. Au fond, j'aurais bien voulu faire Dikkenek en flamand. L'autre jour, un réalisateur flamand me sort qu'il vient de découvrir Dikkenek, qu'il adore, que pour lui c'est le meilleur film belge de tous les temps. Pour les Dardenne, c'est le pire film belge de tous les temps, c'est ce qu'ils ont dit à Cannes l'année passée. C'est pas grave, hein !... ■

Propos recueillis par  
NICOLAS CROUSSE

## Gérard Corbiau « Les Magritte ? Démarche intéressante. Mais l'objectif est raté ! »

### Gérard Corbiau

Carrière atypique pour Gérard Corbiau, qui commence en 1968 comme réalisateur à la RTB. Il passe au cinéma en 1987, avec « Le maître de musique », emmené par José Van Dam. Une réussite. Suivront quatre longs-métrages, dont « Farinelli », en 1994, succès international et récompensé aux Golden Globe comme meilleur film en langue étrangère, et « Le roi danse » (2000). Ces dernières années, Corbiau réalise des documentaires de création qui prennent quelques grands musiciens pour sujets. Corbiau vient par ailleurs de réaliser un court-métrage sur la bataille de Waterloo (« Au cœur de la bataille »), qui sera révélé en juin prochain.

C'est en homme blessé, confessant n'avoir jamais été accepté dans la famille du cinéma belge, que l'auteur à succès du Maître de musique et de Farinelli pose son regard sur les Magritte.

Le cinéma belge francophone se réunit depuis quatre ans autour des Magritte. Avec chaque année le défi d'enfin conquérir son propre public. Qu'en pense l'auteur de cinéma populaire que vous êtes ? L'objectif premier des Magritte, c'est de renouer avec le public. Démarche très intéressante. Mais ça n'a rien fait ! L'objectif est raté complètement.

**Pourquoi ?**

Parce que ce n'est pas comme ça qu'on fait. Ce n'est pas en faisant une grande réunion mondaine autour du cinéma belge qu'on va faire en sorte que le public va s'y intéresser. Il y a des points très positifs, aux Magritte, comme le fait de se

réunir entre réalisateurs, producteurs, acteurs, techniciens, investisseurs et de parler cinéma. Moi, j'y vais chaque année. Je trouve que c'est une très belle fête. Je suis heureux d'y retrouver certains. Il y a des gens pour qui j'ai énormément d'estime. Formidable. Mais l'objectif premier des Magritte était que le cinéma renoue avec son propre public, et là on voit bien que ça n'a pas marché.

**Il y a pourtant un public, prêt à voir du cinéma belge, votre filmographie en témoigne...**

Quand on a fait Le maître de musique, et désolé si j'ai l'air de parler comme un vieux bonhomme, on a à l'époque renoué avec notre public. On a trouvé un point d'accroche avec lui, et le film est resté à l'affiche pendant un an, dans les salles à Bruxelles. A Paris, ça a été quatre années de suite. Et ça s'est confirmé avec Farinelli, pour le public. Le film s'est vendu dans disons une cinquantaine de pays. Jaco Van Dormael et C'est arrivé près de chez vous ont renoué eux aussi avec notre public. Ça veut donc dire que le public était là.

**Pourquoi alors le cinéma francophone belge porte-t-il encore aujourd'hui une image ingrate auprès du grand public ?**

J'allais dire par manque de générosité. Mais c'est pas ça. Qu'est-ce que c'est, un réalisateur ? C'est quelqu'un qui va renouer réaliste et mettre en vérité un scénario, des images... Encore faut-il qu'il puisse parler aux autres. Truffaut se posait à tout moment la question de comment telle ou telle scène allait être prise par le spectateur. La question du spectateur est toujours au centre. Et donc, ce qui pose problème aujourd'hui, c'est le partage. On ne fait pas des films pour soi. Et

j'ai l'impression qu'aujourd'hui on retourne à des films pour soi. On oublie qu'on doit intéresser des gens. Et ce n'est pas pour ça qu'il faut faire des films faciles, hein ! ce n'est pas ce que je dis. Au contraire...

**On aurait peur chez nous du cinéma populaire ? Comme si « popularité » rimaient avec « vulgarité » ?**

Tout à fait. C'est vu comme ça du côté francophone. Il y a un formatage.

**Est-ce le formatage de notre cinéma subventionné ?**

Il est absolument évident, ce formatage, aujourd'hui. Ce n'est pas pour rien si j'ai des difficultés à faire des films et si mes projets sont refusés : parce que ça ne rentre pas, précisément, dans le formatage. Ni dans le formatage budgétaire, ni dans la manière de raconter. Aujourd'hui, on refait des films à deux millions, un million et demi. Ça donne des petits films, sans ambition et où on ne risque pas grand-chose. On pense petit, on formatte petit. Ma première productrice, que je ne vais pas nommer, me disait à mes débuts : « Gérard, continue à faire des films petits. » C'était vraiment le mot d'ordre. Je n'ai jamais accepté. C'était pas possible. Et donc je suis parti vers la France et j'ai cherché des coproducteurs. Et on a fait des films comme Le roi danse. Des films chaque fois avec quelque chose d'imposant, et dans leur forme et dans leur matière. Mais je n'ai jamais voulu faire petit. Il n'y a rien de plus épouvantable. Et quand on voit la liste des films qui sont présentés aux Magritte, c'est affolant. Vous avez vu les nominations ? Sur les cinq films nominés au meilleur film, il n'y en a que deux qui valent la peine et qui sont épinglables. Les trois autres ne sont

pas intéressants du tout. Je le dis depuis le début : il n'y a pas matière en Belgique pour faire des Magritte tous les ans. Regardez : de toute façon, ce sont chaque fois les mêmes noms que l'on retrouve. Les mêmes acteurs, les mêmes réalisateurs. Donc, c'est une fête entre soi.

**Comment vous sentez-vous, dans cette grande famille du cinéma ?**

On ne s'aime pas beaucoup. Je n'ai jamais fait partie de la famille du cinéma belge.

**Pour quelle raison ?**

Je ne me suis pas senti accepté. Donc, à un moment, j'ai arrêté. Pourquoi ? Parce que je venais de la télévision, ce qui était très mal vu au départ. Et puis parce que j'ai eu du succès. Il ne faut pas se faire d'illusions. Alors je n'ai pas trop insisté. Je suis resté sur le pas de la porte, disons.

**Et si les Magritte décidaient un jour de vous rendre hommage ?**

Je ne suis pas sûr du tout... (il rit) mais enfin bon, ce serait gentil, oui.

**Avez-vous encore des projets de fiction ?**

J'ai quatre ou cinq scénarios. Ce sont en général des thèmes historiques. Ce sont des films qui coûtent cher. A l'époque, c'était 14 millions d'euros. C'était encore plus ou moins possible. Aujourd'hui, n'en parlons plus. Mais si demain un producteur m'appelle en disant qu'il a l'argent, on s'y met dans la minute qui suit.

**Le cinéma a changé ?**

Fort. Le maître de musique, on ne pourrait plus le faire aujourd'hui. Ni Farinelli ni Le roi danse. Parce que c'est trop cher. On se trouve donc dans un cinéma, aujourd'hui, qui manque d'ambition. ■

Propos recueillis par  
NICOLAS CROUSSE

## Le tax shelter a dopé le cinéma

La Belgique n'est pas le seul pays à avoir mis en place un incitant fiscal (le tax shelter)

pour stimuler son industrie cinématographique. 17 pays européens font actuellement de même.

L'engouement des gouvernements européens pour ce type d'incitants s'explique aisément. Ils ont un effet positif immédiat sur les niveaux de production des pays. La Belgique en est la preuve éclatante. Notre pays est l'un de ceux où les dépenses en production cinéma ont le plus augmenté entre 2009 et 2013, avec un taux moyen annuel de

croissance de plus de 15%. Seuls deux pays font un peu mieux : l'Irlande et la République tchèque. Le nombre de films produits en Belgique par an (y compris documentaires et coproductions minoritaires) est passé de 43 en 2009 à 70 en 2013.

### 0,07 % du PIB

L'étude montre aussi que l'industrie du cinéma a un poids beaucoup plus important dans les pays qui ont mis en place ces

incitants fiscaux. En moyenne, les dépenses dans la production cinématographique représentent 0,06 % du PIB des pays disposant d'incitants contre seulement 0,01 % pour les autres pays. Ici encore, la Belgique se distingue puisque l'industrie du cinéma y pèse 0,07 % du PIB. Dans les pays retenus par l'étude, seuls la Hongrie et le Royaume-Uni affichent un pourcentage plus élevé.

Le tax shelter sert à développer l'industrie locale du cinéma,

notamment en attirant des producteurs étrangers dans le pays. Sans surprise, c'est surtout avec la France que les producteurs belges travaillent le plus. Selon l'étude, plus de 200 films majoritairement français ont bénéficié du tax shelter belge ces dix dernières années. C'est notamment dû à la complémentarité entre l'incitant fiscal belge et l'incitant fiscal français (le crédit d'impôt cinéma). ■

JEAN-FRANÇOIS MUNSTER

### EN MARGE

#### « Charlie, dis-leur qu'on est des gars bien »

Être artiste aujourd'hui, c'est souvent une bataille de statut et un combat au quotidien dans lequel les institutions n'aident pas toujours. Réagissant à convocation de l'Onem, le comédien David Murgia a lancé ce vendredi, sur Facebook, un appel à Charlie Dupont, présentateur des Magritte. Extraits. « Pour-

riez-vous signaler que merde, ça fait chier à la fin ! Que je reviens d'un mois de représentations au Théâtre du Rond-Point à Paris en enchaînant avec le tournage du prochain long-métrage de Bouli Lanners. (...) Charlie, dis-leur qu'on est des gars bien. Que nous, les artistes (...) déjà menacés d'exclusion de leurs pauvres allocations de chômage, on n'est pas des méchants types (...) (Et si vraiment tu vois que tu peux leur parler franchement : dis-leur qu'en fait, je cherche pas d'emploi. (...). Je cherche des vacances !). »

G.MY

# Vu de France, le cinéma belge c'est...

### ... émouvant

« Pour moi, le cinéma belge, c'est un cinéma qui fait rire ou chialer. Un des films qui m'a marquée, c'est évidemment L'enfant, des frères Dardenne. Plus récemment, j'ai vu The Broken Circle Breakdown avec l'acteur principal qui est génial. Ça a été une expérience énorme. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. »

### ... Benoît Poelvoorde

« Quand on dit belge, je réponds Benoît Poelvoorde. Difficile de ne pas être fascinée par lui. C'est un des acteurs que je préfère. Il a un sens du tragique et du comique extraordinaire. C'est sa grandeur. Derrière cette drôlerie, il y a quelque chose qui touche à des émotions profondément enfouies car ce n'est jamais un rire mécanique chez lui. C'est pour cela qu'il a cette générosité incroyable. Je suis sensible autant à ce qu'il cache qu'à ce qu'il projette. Je l'aime depuis très longtemps et je l'aimerai toujours. Il m'inspire. Il a la fantaisie et la grâce. »

### ... des passionnés

Quand on lui demande ce qu'est le cinéma belge pour lui, il blague : « A part les frères Dardenne ? » « Je crois que c'est un cinéma de vrais artistes. Les films ont souvent moins de moyens financiers donc plus de moyens intellectuels. Il y a un côté plus vrai, moins commercial et moins pailleté qu'en France. C'est un cinéma de passionnés. Tant qu'il n'y aura pas autant de moyens que chez nous, ça le restera. »

### ... un cinéma libre

« Le cinéma belge est plus libre que le cinéma français. Vous faites des films

plus rock, plus déjantés. Il y a beaucoup de films belges que j'aime beaucoup. Je suis fan des Dardenne depuis Rosetta par exemple. Chez les acteurs, il y a le fabuleux Matthias Schoenaerts que tout le monde a adoré dans Bullhead. »

### ... le tax shelter

« J'ai vu La promesse dans un tout petit ciné à Las Vegas quand je tournais Restons groupés. Les Dardenne m'ont donné de vraies émotions de spectateur. J'ai travaillé avec des acteurs belges et, avec eux, c'est humble, naturel, simple. Ils ne coupent pas les cheveux en huit et cela me convient. Il y a aussi des sources de financement comme le tax shelter. C'est une réalité du business. Les films français de plus de 4 ou 5 millions cherchent donc la coproduction avec la Belgique. Mon prochain film parlera d'évasion fiscale et de grandes fortunes, donc devra se tourner en partie en Belgique. Ça me ravit. »

### ... un humour gonflé

« Je suis fan, de Dikkenek aux Convoyeurs attendent. Il y a dans les films belges une forme de démesure, un humour gonflé et un sens du drame particulier. J'aime les acteurs belges car ils sont drôles, polis, bien élevés et ils ne se prennent pas au sérieux. Et ils aiment les femmes. Je rêve de tourner avec un cinéaste belge : Michael Roskam, Joachim Lafosse et Bouli Lanners car j'adore la poésie et l'humanité de leurs films. Je suis disponible pour eux, dites-leur. »

### ... la fantaisie

« J'ai des souvenirs forts des films d'André Delvaux. Mais aujourd'hui, ce qui me plaît, c'est de voir un ciné plus actif, très diversifié.

Qui véhicule un humour qui n'appartient qu'à la Belgique et qui m'enchantent. Evidemment, il y a les frères Dardenne avec un cinéma très social, proche de ce que fait Ken Loach. Mais pour moi, votre cinéma a plus de fantaisie que ça avec des films drôles, originaux, bizarres, modernes. On a des leçons à prendre ! Et j'ai une passion absolue pour Poelvoorde. Il peut tout faire. Vous avez un incroyable vivier d'acteurs. Ne pas considérer la Belgique est une bêtise. »

### ... glauque

« Aho, j'avais vu Rendez-vous à Bray, d'André Delvaux. Je m'en souviens très bien. Mais si vous me dites "cinéma belge", je vous réponds "cinéma glauque", le plus souvent. Qui peut me plaire quand c'est C'est arrivé près de chez vous, Les convoyeurs attendent ou Bullhead. Mais c'est quand même glauque. Et quand c'est trop glauque, je n'aime pas. Vous avez aussi de très bons acteurs qu'on naturalise vite français. Pour moi, Cécile de France, c'est quand elle veut. Elle le sait. Entre son physique et sa qualité de composer, elle est formidable. »

### ... la convivialité

« Le cinéma belge, c'est la convivialité. Moi qui fais des films en France, aux Etats-Unis, je trouve en Belgique une simplicité dans les échanges, un sens de la dérision. Ma découverte du cinéma belge a commencé avec La promesse. J'y ai vu un cinéma original, un grand acteur (Olivier Gourmet). Au printemps dernier, j'ai tourné Les chevaliers blancs, de Joachim Lafosse. C'est un jeune réalisateur talentueux, habile. Un compétiteur. Il se donne corps et âme à son film et est très déterminé. »

**... les frères Dardenne**

« Le cinéma belge contemporain, c'est obligatoirement le cinéma des frères Dardenne. Je les ai découverts avec La promesse. Ce fut un choc absolu. Ils parvenaient à parler de la complexité du monde, à soulever les problématiques sociales en assumant la violence des choses. Le cinéma belge, c'est aussi C'est arrivé près de chez vous ou les films de Bouli Lanners. Une forme de fantaisie et de drôlerie tout en restant très marqué par une réalité sociale qui n'est jamais niée. »

**... l'humilité**

« Je pense plus à des acteurs qu'à des films. Jérémie Renier, Bouli Lanners, Benoît Poelvoorde, Virginie Efira, Marie-Paule Kumps, Philippe Résimont... j'aime beaucoup les acteurs anglais et je trouve qu'il y a une communauté de pensée et une approche similaire chez les acteurs belges. Ils ont une humilité et une forme d'artisanat sur lesquels on devrait plus prendre exemple, nous, Français, qui nous prenons un peu trop au sérieux. Je ne peux pas analyser l'humour belge, mais il y a toujours une mélancolie existentielle, décalée et onirique. »

**... ovniesque**

« Le cinéma belge est double : il y a d'une part la comédie et puis d'autre part toute une série de films flamands qui ont été percutants ces dernières années. Ils sortent de nulle part avec des énergies dingues et ils traversent l'Atlantique. Je trouve ça très fort. » Un adjectif pour qualifier le cinéma belge ? « Ovniesque, comme le pays : il y a des fous qui réussissent des trucs formidables. Ils n'ont peur de rien, ce qui nous manque un peu en France. »

# Comment faire un film en Belgique en dix étapes

## LE SCENARIO

**Étape cruciale.** Pas de bon projet sans un bon scénario. « Un bon film c'est une bonne histoire, une bonne histoire et encore une bonne histoire », disait Jean Gabin. Les choses, de ce point de vue, restent immuables. Pour une histoire qui se passe près de chez vous ou à l'autre bout de la terre, il faut de l'originalité, une qualité d'écriture et une dimension universelle car, comme l'a déclaré Joachim Lafosse, « je ne réalise jamais un film pour la Belgique ». Cette phase d'écriture peut durer quelques mois ou dix ans comme pour Jaco Van Dormael. Michael Goldberg, producteur des *Rayures du zèbre*, affirme : « Sans un bon scénario, on ne va nulle part. Et sans un réalisateur qui a une vision, c'est très compliqué de faire un film. » Car l'un ne va pas sans l'autre. « Il faut quelqu'un qui soit capable de transformer l'essai du scénario en film », explique Patrick Quinet, producteur de *Pas son genre*. Certains producteurs ne lâchent pas tant que le scénario n'est pas abouti. Et poussent à la réécriture de la réécriture comme le fait volontiers Diana Elbaum avec les cinéastes qu'elle produit, ou jadis Dominique Janne, qui fut producteur de Benoît Mariage et Gérard Corbiau. « Une vraie attention au scénario, c'est ce qui manque au cinéma belge en ce moment, déplore Philippe Kauffmann, producteur du *Grand tour* et de *Alleluia*. Combien de films belges arrivent en salles alors qu'ils ne sont pas prêts ! Ils n'ont pas été travaillés, retravaillés au niveau du scénario. La plupart du temps, il n'y a plus assez d'écoute, de dialogue, d'exigence autour des scénarios. D'où un niveau très moyen du cinéma belge actuel ! » L'essentiel est de rester au cœur de l'artistique.

## LE PRODUCTEUR

**La première personne** à qui envoyer son scénario, c'est un producteur ! Chaque producteur a son genre, son style, sa ligne éditoriale. C'est lui qui dira si le projet a un potentiel. Il rassemble et coordonne, va à la rencontre des financiers potentiels, tente de convaincre que le projet doit exister à l'écran. L'important est d'établir un climat de confiance autour du projet. « D'une idée, on part sur une discussion, on pousse à la création. Ensuite on pose un cadre. On favorise les relations privilégiées avec le réalisateur », explique Olivier Bronckart, producteur de *Henri*. Entre le réalisateur et le producteur, le travail se fait main dans la main. « On a parfois l'image du producteur américain dans un grand bureau avec un cigare, et qui explique au réalisateur comment ça va se passer. Ici, c'est un vrai travail d'échanges et d'accompagnement jusqu'au bout », explique Vincent Tavier de La Parti Production. « Tisser des liens forts, basés sur la confiance mutuelle, pour accompagner nos artistes sur du long terme, voilà notre ambition systématique », dit Sylvain Goldberg de Nexus Factory. Passion, rigueur et vision.

## LE TOURNAGE

**Clap première : « moteur » !**

Distribution des rôles, répétitions, mise en place... siiiilence, on tourne ! L'équipe d'un film réunie sur un tournage est entourée par des professionnels dont la tâche est primordiale : l'assistant-réalisateur coordonne le travail de tous, la scripte est chargée de la bonne marche et de la continuité du film, le régisseur veille à l'organisation matérielle du tournage. Par exemple, chaque jour, l'assistant-réalisateur s'occupe de la feuille de route et des éventuelles modifications à apporter. Un tournage dure en moyenne entre 30 et 50 jours mais peut être plus court, faute de moyens, ou plus long. Comparativement, le tournage d'un téléfilm d'une heure et demie dure 20 jours. Un tournage implique une série de corvées matérielles, mais c'est aussi une grosse gestion psychologique. Un plateau de cinéma est un concentré d'ego. La fin d'un tournage se termine généralement par une fête.

## LA POST-PRODUCTION

**Montage, bruitage, doublage, synchro, mixage, étalonnage, effets spéciaux...** « C'est la partie la plus importante qu'on sous-estime souvent, surtout quand on est un jeune réalisateur. Le plus dur, c'est la post-production avec le montage, pas le tournage. C'est là qu'on peut encore réussir un film », dit Michael Goldberg. Est-ce un film en 2D ou en 3D ? La dernière étape consiste à encoder le film, c'est-à-dire l'exporter depuis votre logiciel de montage vers un fichier vidéo. « Il est difficile de déterminer exactement combien de temps il faut pour faire un film car on peut avoir des reports à cause du financement, de l'indisponibilité d'un acteur, de l'opportunité d'aller dans un festival. Pour nous, dit Olivier Bronckart, cela varie entre deux et quatre ans. »

## LE SALAIRE

**Très variable et tabou.** Il est très difficile d'établir un salaire type, tant le sujet de l'argent est tabou (contrairement aux Etats-Unis) et les rémunérations varient du simple au double et plus largement suivant l'importance de la production. Un technicien peut être payé 50 euros par jour sur un film et 300 euros sur un autre. Un acteur *bankable* peut obtenir un forfait de 1 à 1,5 million à condition de faire minimum 400.000 entrées. Un acteur connu, mais pas reconnu *bankable*, peut obtenir plus de 2.500 euros par jour de tournage. Un second rôle connu entre 1.000 et 1.800 euros la journée. Mais le salaire d'un second rôle peu connu peut varier entre 500 et 1.200 euros. Certains acteurs très connus tournent pour pratiquement rien, par amitié. Il y a aussi les petits arrangements : une partie du salaire officielle, une autre qui se transforme en restauration de la maison. A cela s'ajoutent des défraiements journaliers qui, eux aussi, sont variables. A notoriété égale, un acteur est mieux payé qu'une actrice. Si le sujet des salaires est tabou, c'est parce que les chiffres révélés pourraient influencer le niveau des salaires et par ricochet, le salaire des agents. En France, les agents sont payés par rapport au salaire des acteurs qu'ils représentent. Ils ont donc intérêt à les négocier au plus haut. En Belgique, il n'existe pas d'agents en tant que tel car c'est assimilé à du proxénétisme. Donc les agents belges sont des « directeurs de casting ».

Pour les coproductions avec la France, il faut savoir que le CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée) plafonne désormais le salaire des acteurs : dans une production coûtant plus de 10 millions d'euros, le coût maximal d'un acteur ne pourra excéder 990.000 euros. Si ce n'est pas respecté, le producteur ne pourra pas avoir accès au compte de soutien automatique ni aux aides sélectives proposées par le CNC.

## LE CASTING

**Choix stratégique ou/et de cœur.** Il s'établit en fonction de la production. Le recrutement se fait via des bases de données pour la figuration, les silhouettes et les comédiens, en plaçant des annonces dans les journaux, des écoles, des conservatoires..., par un casting sauvage (dans la rue), entre amis (quand on n'a pas l'argent), avec un directeur de casting (le plus souvent). Ce dernier soumet des photos au réalisateur et lance les auditions. Un acteur séduit par le projet peut faire profiter de son réseau, être un appui auprès d'un producteur. « Plus on va monter en termes de budget, plus le casting en termes de noms et de notoriété va être important, explique le producteur Patrick Quinet. Je n'aime pas le mot bankable, mais avoir des acteurs de renom peut être absolument nécessaire si on veut des films qui se financent à hauteur de 4-5 millions d'euros. » Xavier Diskeuve n'a pas obtenu de coproduction avec la France et le Luxembourg pour *Jacques a vu* car il n'avait pas, entre autres, l'appât d'un casting de « vedettes ». Pour Michael Goldberg : « Le casting est le moment le plus difficile, où la place du producteur est très importante. Ça va définir le cadre dans lequel on veut mettre le film. Si on veut un film

grand public, il faut des noms. »

## LA PRÉ-PRODUCTION

**Production, mise en scène et régie** dans les démarches et actions à entreprendre avant le tournage.

« Le budget d'un film belge varie entre un million (petit film) et 7 millions (gros film). Aux extrêmes, on trouve des films faits à l'arrache pour 100.000 euros et une grosse production comme *Mister Nobody* à 25 millions », nous a confié le producteur Patrick Quinet. Souvent, le producteur cherche la coproduction, notamment en France, entre autres avec de grandes chaînes télé. A ce propos, Quinet ajoute : « L'investissement de Canal + peut être très important (entre 250.000 et 4 millions d'euros), donc absolument essentiel sur certains types de film. Il garantit une diffusion. Qui permet aussi aux auteurs de pouvoir toucher des droits d'auteur. Canal permet d'avoir un soutien aux distributeurs français dans le cadre d'exploitation de salle même si c'est maintenant un peu remis en cause. »

« En Belgique, la RTBF est un partenaire de qualité qui donne de la légitimité au film et une vraie étiquette. Ce n'est pas décisif pour le financement du film, mais ça rassure les gens, ça met tout le monde à l'aise, surtout pour un premier film », explique Michael Goldberg.

A côté du financement et du casting proprement dit, il faut engager les différents responsables et personnels techniques nécessaires (caméraman, cadreur, script, ingénieurs et techniciens du son,...).

Recruter une régie qui va s'occuper de toute la logistique (autorisations de tournage, cantine, logement, chauffeurs, trains, décors, locations, scotch,...). Finaliser l'écriture du scénario. Réaliser un storyboard. Faire les repérages techniques (voir si le décor est compatible) et faire le découpage technique (savoir ce qu'on veut tourner et comment - certains réalisateurs le font, d'autres pas). Faire les essais maquillage, costume, coiffure. Etablir un planning du tournage au quotidien avec des précisions horaires précises.

## LA DISTRIBUTION

**C'est la commercialisation du film.** Une œuvre est faite pour être vue. D'où ce souci de distribuer le film en Belgique et à l'étranger dans un nombre de salles adéquat et pour un nombre de semaines maximum. La date de sortie se discute avec les exploitants de salle. Il faut positionner le film dans le calendrier des sorties et croiser les doigts pour avoir une météo favorable : trop de soleil ou trop de neige agit sur la fréquentation en salles tout comme un événement majeur. « On cherche le meilleur distributeur pour obtenir une sortie large et puissante, explique Olivier Bronckart, producteur de *Henri* et du nouveau film de Bouli Lanners actuellement en tournage. Nous avons déjà le distributeur français de Bouli, *Wild Bunch*, qu'on considère comme un partenaire car il s'intéresse au film très en amont. » Michael Goldberg, producteur des *Rayures du zèbre* précise : « Le plus important, c'est savoir comment on va offrir un film au public, comment on va créer le désir, comment on va toucher les spectateurs... C'est absolument décisif et aussi important que toutes les autres étapes. » La promotion du film passe par la création d'une

bande-annonce, d'une affiche, d'un dossier de presse, d'un site internet, de la pub. Il faut rencontrer la presse, présenter le film lors d'avant-premières, participer à des festivals si le film est sélectionné. « Le deuxième circuit n'existe plus vraiment car on travaille avec un DCP (Digital Copy Package) qui remplace les copies pellicule et qu'on peut louer et recycler. On assume le même coût de copie virtuelle pour une petite ou une grande sortie. On peut encore parler de deuxième circuit pour les scolaires et les centres culturels qui sont importants quand on a un film à débat comme le fut *Illégal* », précise Olivier Bronckart.

ment dans l'industrie cinématographique et télévisuelle belge par le secteur privé.

**Autres guichets :** les chaînes de télé en Belgique (RTL-TVI, RTBF, Arte Belgique) ; la Loterie nationale ; le Vlaams Audiovisueel Fonds (VAF) ; prévente à un distributeur avec un minimum garanti ; les coproductions. « La France est un partenaire évident. Ne fût-ce que par sa proximité et la langue car une langue étrangère peut être un facteur bloquant pour la diffusion du film, explique Olivier Bronckart. Il y a une réelle porosité entre le marché belge et français. Ça a un impact sur le financement. » Au niveau européen, il existe des aides au développement auprès du Programme Média. Eurimage propose un soutien à la coproduction ciné, à la distribution en salles et à l'exploitation.

**L'alternative aux subsides :** le crowdfunding. Tousscoprod est le premier site participatif belge dédié au cinéma et à l'audiovisuel.

## FINANCEMENT

Sans argent, pas de film. Il faut établir un devis.

**Premier guichet :** le Centre du cinéma et de l'audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Avec passage par la Commission de sélection du film qui attribue le subsidie. Trois conseils par an. Il est possible d'obtenir une aide à l'écriture, une aide à la production (jusqu'à 350.000 euros) ainsi qu'une aide à la finition pour les films n'ayant pas reçu d'aide à la production. Soumettre le film à la Commission implique de faire un dossier complet (notes d'intention, fiches techniques, justificatifs de financement, grille de critères, CV, photos de repérages...), voire de défendre son projet devant des rapporteurs.

**Deuxième guichet :** Wallimage, fonds régional d'investissement. Le but : soutenir des projets qui valorisent l'industrie cinématographique en région. Montant maximal 400.000 euros sur base d'un retour de dépenses en industries audiovisuelles de minimum 250.000 euros en Wallonie. Il faut avoir 30 % du financement total du film en guise de garantie. Autre fonds régional : Bruxellimage. Modèle calqué sur Wallimage pour une aide limitée à maximum 200.000 euros.

**Troisième guichet :** le tax shelter, incitant fiscal fédéral permettant aux entreprises belges en bénéfice d'investir dans le cinéma et de déduire fiscalement le montant de l'investissement. En moyenne, 200 millions d'euros sont ainsi investis annuelle-

## LE DVD/VOD

### Une étape importante mais pas cruciale

A la fin de tout ce cheminement, une autre manière de tirer profit d'un film : les DVD et la VOD. Réelle seconde chance pour certains films ? En fait, non. « En règle générale, un film marche partout ou il ne marche pas du tout, explique Patrick Quinet. Si un film n'a pas rencontré de succès en salles, il n'en rencontrera sans doute pas non plus en VOD et en DVD. » Une affirmation que confirme Michael Goldberg : « Tout se passe à la sortie en salles. C'est ça qui va tout définir. »

Dans cet insuccès, une cause pointée par les producteurs : le piratage, qui a un impact sur la fréquentation des salles, sur les ventes DVD/VOD... Un fléau dramatique même s'il n'est pas responsable de tout.

Toutefois le circuit ne s'arrête pas tout à fait là : les films belges ont une vraie vie à l'étranger. « On ne marche pas nécessairement très bien avec notre public et dans nos salles, mais on se vend à l'international, explique Patrick Quinet. Là il y a moyen de gagner de l'argent, même si on n'en a pas gagné en Belgique. »

### L'ANCIEN

#### « Les aides publiques sont pratiquement indispensables »

Benoît Mariage est le réalisateur de *Les rayures du zèbre* (trois nominations dont celui du meilleur film) et professeur à l'IAD. Budget : Un peu plus de 4 millions. Peut-on réaliser un film

#### sans aide publique ?

C'est toujours possible - regardez *Xavier Diskeuve*, il l'a fait pour Jacques a vu - mais c'est très compliqué. Dès qu'on parle « cinéma d'auteur », les aides publiques sont pratiquement indispensables. Il existe des alternatives comme le tax shelter, Wallimage... Mais avoir une aide de la Communauté française donne confiance, cautionne une certaine qualité et

favorise l'aide des chaînes télé. Pour *Les rayures du zèbre*, on a eu l'aide du CNC, de la Communauté française, de la RTBF, de Belgacom et de la Radio Télévision Suisse (RTS). C'était vital pour notre projet. Il faut savoir aussi que plus on a de l'argent, plus il y a d'exigence pour une tête d'affiche. Et la tête d'affiche, c'est essentiel pour tous les investisseurs périphériques aux aides publiques. Avec Benoît Poelvoorde, c'était facile. De plus,

il n'a pas demandé le salaire qu'il peut exiger.

#### Est-il facile de trouver un distributeur ?

Avec un acteur de renom, oui. Le distributeur accepte sur base du scénario. C'est important car c'est aussi le déclencheur de certaines aides. On a démarré le film en sachant que, en France, distribuerait le film (ARP Sélection, c'est le distributeur français de Robsetta ou *Taxi*, NDLR). Ce choix est capital pour le posi-

tionnement du film. En Belgique, les producteurs ont choisi de distribuer le film pour l'accompagner au mieux sur toute sa longueur.

#### La VOD et le DVD sont-ils une deuxième chance ?

Disons plutôt que c'est une consolation. Vu l'évolution de la diffusion, le DVD reste marginal. Par contre, savoir que le film a été numéro 1 en VOD sur Belgacom, ça fait plaisir.

F.B.

### LE DÉBUTANT

#### « 90 % du film fait grâce au bénévolat »

Vivian Goffette est le réalisateur de *Yam Dam* et professeur à l'Insas. En lice pour le Magritte du meilleur premier film. Budget : 130.000 euros. Peut-on réaliser un film sans aide publique ? C'est très difficile. Moi, j'ai participé à un Atelier de ci-

néastes associés qui permettait à des jeunes de lancer la production de leur film. Grâce à ce concours, j'ai eu un peu d'argent de la Communauté française. Ensuite, j'ai eu de l'aide du tax shelter ainsi qu'une toute petite aide de la province de Luxembourg où je tournais. Mais j'ai beaucoup investi de ma poche et j'ai eu la chance que la solidarité joue à fond autour de moi. Décors, matériel, essence, figuration... 90 % du film s'est

fait grâce au bénévolat. Si on avait dû tout payer, on en aurait eu pour près de 1,4 million !

#### Est-il facile de trouver un distributeur ?

Mon film n'a pas d'acteur connu, donc c'est difficile de mobiliser les distributeurs. Du coup, on a fait comme pour le reste, en allant au charbon. J'ai contacté les exploitants de salle. J'ai reçu une aide de la Communauté française pour

la diffusion et la promotion du film. +/- 20.000 euros. Au Festival de Namur, j'ai reçu le prix Cinevox, qui est une aide pour faire une bande-annonce du film. Mais on a collé les affiches nous-mêmes. Mon film a été distribué dans cinq salles (Aventure à Bruxelles, Plaza Art à Mons, Parc à Charleroi, les Grignoux à Namur et Liège ainsi qu'au Patria à Virton). Pour faire quelque 2.000 spectateurs. La VOD et le DVD sont-ils

#### une deuxième chance ?

Je l'espère. On travaille sur la sortie du DVD. Il reste un peu d'argent de l'aide à la promotion et à la diffusion venant de la Communauté française. Cela va nous permettre de faire le pressage et de graver. Mais c'est mon beau-frère qui fait la jaquette du DVD et c'est un copain qui va s'occuper du mastering... De A à Z, ce film a été fait grâce à l'amitié.

F.B.

## Dans les coulisses d'une cérémonie divertissante et engagée

Des kilomètres de câbles débordent des dizaines de caisses entassées derrière la scène du Square, salle qui accueillera ce soir les 1.200 invités de la Cérémonie des Magritte du cinéma belge, équivalent des César en France.

Depuis trois jours, les équipes missionnées par Be tv, qui retransmet l'événement en clair, s'affairent (lire ci-contre pour les détails pratiques). Le timing est serré et il reste encore à préparer la salle, installer la grue qui permettra de balayer le parterre d'invités avec une caméra. Même si l'audience télévisée des Magritte est confidentielle, tout est organisé pour rivaliser avec les plus grandes cérémonies de la planète.

« Cette période hivernale qui sert habituellement de trêve était le bon mo-

ment pour créer quelque chose à partir de rien et s'assurer qu'il y avait une disponibilité du monde du cinéma à ce moment-là, explique Philippe Logie, responsable des acquisitions chez Be tv et de l'organisation des Magritte. Ça peut être vu par certains comme une sorte de grande répétition pour les César qui se tiennent dans un mois. »

Pas de George Clooney dans la salle ni de Neil Patrick Harris (le Barney de « How I met your Mother ») pour assurer la présentation mais le prince Laurent au premier rang et le comédien

Charlie Dupont en maître de cérémonie. « Nous devons créer notre événement propre, insiste Alexandrine Duez, la directrice adjointe de l'antenne de Be tv et l'une des chevilles ouvrières des

Magritte. On est réputé en tant que Belges pour faire les choses à notre manière, plus sympathique, moins formelle. Ce qui fait d'ailleurs que les invités qui ne sont pas belges viennent très volontiers à cette cérémonie. »

#### Casser les codes

Entre deux mises au point des plannings, Alexandrine nous guide le long du parcours qu'effectueront les invités VIP comme Bouli Lanners, Émilie Dequenne ou encore François Damiens, président du jury de cette cinquième édition. La salle du Square se situe dans le décor bucolique du Mont des arts à deux pas de la gare Centrale et du musée Magritte. La rue a été fermée à la circulation et les marches sont recouvertes d'un tapis bleu que les célébrités... des-

ceindront. Le tapis, les marches, des incontournables dans ce genre de soirée mais adaptés à la sauce belge. « On a un peu voulu casser les codes, reconnaît Philippe Longie. Le bleu s'imposait naturellement car c'est la couleur dominante dans l'œuvre de Magritte. »

Cette soirée est aussi l'occasion pour les artistes de faire passer des messages

aux politiques assis au premier rang. « Il faut respecter le protocole et puis, à l'origine, le projet a été souhaité par le ministre de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles, c'est donc normal que la ministre de la Culture soit là. » Pour ceux qui s'étonneraient de voir les têtes d'affiches réparties aux quatre coins de la salle, l'explication est assez simple : « On distribue la salle selon

*l'axe caméra, explique Philippe Logie. Pour pouvoir arriver à avoir la fenêtre dans laquelle les têtes des nommés apparaissent, il faut suffisamment de recul entre eux. Le placement n'a rien à voir avec la place qu'on occupe dans le ciné-*

*ma et tout le monde l'a bien compris. ».*

Retour à l'intérieur du Square, une véritable fourmilière. L'émission de télé des Magritte mobilise quatre-vingts personnes, un camion régie super-équipé de la RTBF – qui est partenaire du

programme, et des mois de préparation en amont. « *J'ai déjà ouvert mon dossier Magritte 2016* », sourit Alexandrine qui s'en va peaufiner la mise en place de l'introduction de Charlie Dupont. Elle nous promet des surprises et une intro-

duction spectaculaire. Les Magritte se veulent un grand divertissement populaire qui ne poursuit qu'un but : convaincre les téléspectateurs d'aller voir des films belges. ■

MAXIME BIERMÉ

#### EN TÉLÉ

### Sur Be tv, la RTBF et TV5 Monde

Voici tous les détails pratiques pour ne rien louper de la cérémonie.

**Be tv** diffuse ce soir la descente des marches à partir de 19 h 50, juste avant la cérémonie qui démarre à 20 heures. Le programme est disponible en clair, pour les abonnés de VOO et de Be tv.

**La RTBF** diffusera un résumé

exhaustif sur La Trois, mercredi à 21 h 05 et rediffusera *Le monde nous appartient* de Stephan Streker dans la foulée. Mardi 10 février, à 20 heures sur La Deux, l'émission « *Tellement Ciné* » proposera un reportage dans les coulisses. Ce soir-là, la

Trois proposera à 21 h 05 *Tango Libre* de Frédéric Fonteyne suivi à 22 h 45 de *La nuit qu'on suppose* de Benjamin d'Aoust.

**TV5 Monde** diffusera également le résumé lundi.

M.B.

## BeTV met les petits plats dans les grands

Créés il y a cinq ans par l'Académie André Delvaux pour mettre en lumière le cinéma belge, les Magritte du cinéma ont depuis le début mission de rapprocher les artistes du grand public. En 2011, le pari était double : mettre en valeur des œuvres et des talents bien de chez nous, mais aussi mieux faire connaître et reconnaître l'ensemble de la profession. À l'heure d'un premier bilan, on

constate qu'en dépit de la crise et de ses dangers, les Magritte restent un pari sur l'avenir. Le nombre de membres comme de votants n'a cessé d'augmenter, preuve d'une confiance des professionnels envers leurs pairs. Et le nombre des films et des différentes générations de professionnels reste constant.

Ce samedi, le cinéma belge s'offrirra en belle photo de famille. Car le temps d'une soirée,

toutes les personnes qui font la diversité et la réputation de notre cinéma seront réunies. Le comédien Charlie Dupont va œuvrer sur scène comme maître de cérémonie. François Damiens présidera cette cinquième édition de fête autour du cinéma belge et Pierre Richard, le comédien qui a popularisé le burlesque en Europe, se verra remettre un Magritte d'honneur.

### Les nominés

Les favoris de la compétition sont *Deux jours, une nuit*, de Jean-Pierre et Luc Dardenne, et *Pas son genre* de Lucas Belvaux, avec respectivement neuf et huit nominations. Les nominés dans les principales catégories sont : **meilleure actrice**, Ben Riga, Deborah François, Emilie Dequenue, Pauline Etienne, Manah Depauw ; **meilleur acteur**, Fabrizio Rongione, François Damiens, Bouli Lanners, Benoît Poelvoorde ; **meilleur réalisateur**, Jean-Pierre et Luc Dardenne (*Deux jours, une nuit*), Yolande Moreau (*Henri*), Nabil Ben Yadir (*La marche*), Lucas Belvaux (*Pas son genre*) ; **meilleur film**, *Deux jours, une nuit*, *Henri*, *La marche*, *Pas son genre*, *Les rayures du zèbre*. (Retrouvez la liste complète des nominations sur [swar.be/nominationsMagritte2015](http://swar.be/nominationsMagritte2015).)

### Nouveauté

Grand changement cette année les films flamands présentés en compétition ne devront plus forcément être coproduits par des francophones. Ainsi, le trophée du « meilleur film flamand » sera décerné à un long-métrage majeur flamand sorti durant l'année écoulée. En compétition, *I'm the same I'm an other* de Caroline Strubbe, *Labyrinth* de Douglas Boswell, *Marina* de Stijn Coninx et *Welcome home* de Tom Heene.

### En pratique

La cérémonie se déroule ce samedi 7 février dès 20 heures au Square à Bruxelles (sur invitation) et est diffusée en direct en télévision (voir ci-dessus). Se voulant une vraie fête du cinéma accessible à tous, la cérémonie sera pour la première fois retransmise en direct à l'UGC De Brouckère. Ensuite, avant-première de *Tous les chats sont gris* avec Bouli Lanners et Anne Coesens. En leur présence. Vente des tickets au prix d'une place de cinéma. Infos : [www.ugc.be](http://www.ugc.be)

GAËLLE MOURY

## je dirais même plus

**Alain Berenboom**  
Ecrivain

## La liste de mes envies

En ces temps incécis, le réflexe naturel est de chercher au cinéma (comme dans les livres) l'explication de nos tourments, le mode d'emploi pour en sortir ou pour se sentir moins seuls. Mais, si le cinéma a souvent été le miroir du monde, il ne faut pas lui demander de réfléchir. Les films – ou livres – à messages sont généralement insupport-

ables. Il est déconseillé de s'asseoir dans une salle de cinéma en agitant un écriteau. C'est inutile parce qu'il fait noir et puis ça gêne la vue des autres spectateurs.

Hitchcock disait qu'un film n'est réussi que si le méchant est réussi. C'est dire qu'il ne faut rien attendre d'un cinéma pavé de bonnes intentions...

Rien, vraiment ? Comme je suis aussi avocat, je m'empresse de soutenir à présent la thèse contraire !

Tenez, l'un des plus beaux films de 2014 (en lice pour l'Oscar du meilleur film étranger) s'appelle *Ida* du Polonais Pawel Pawlikowski. Le film relate la recherche d'identité d'une jeune fille. Lorsqu'elle décide d'entrer dans les ordres, elle apprend soudain qu'elle est juive. Une mémoire effacée de force par sa propre famille. Comment doit-elle réagir ? Garder le couvercle fermé et oublier

à son tour ce passé qui dérange l'ordre établi ou au contraire s'y plonger ? Y a-t-il sujet plus contemporain ? Or, au lieu d'être un film à thèse, *Ida* est une œuvre magique pleine d'interrogations, de poésie et de tendresse malgré la noirceur du propos, une noirceur à faire grincer des dents.

Ce qu'on peut dire aussi de *Timbuktu* d'Abderrahmane Sissako (en course pour les Césars) ? Et ajouter que dans ce film-là, en plus, le méchant est réussi... Et que cette crapule-là, hélas, a encore de beaux jours devant lui pour animer des suites, remakes et autres retours...

La corruption, autre thème d'une terrible actualité (et pas seulement en Russie), est le sujet de *Leviathan* d'Andrey Zvyagintsev, nommé aux Oscars (mais pas diffusé dans son propre pays). Il concourt en lice avec l'incroyable *Relatos salvajes* de l'Ar-

gentin Damián Szifron (toujours sur nos écrans), une fable dangereusement hilarante et foutrement angossante sur la violence dans nos relations quotidiennes.

Si le cinoche regarde notre monde tourmenté, que fait dans la sélection des Oscars (et c'est bien mérité !) le dernier film de Wes Anderson *The Grand Budapest Hotel* ? Avec ce délicieux défilé d'images délirantes, fantaisistes et hors du temps, on semble cette fois loin du cinéma à thèse. Détrompez-vous ! L'univers de ce film faussement désuet et drôlement moderne rappelle singulièrement qu'on n'est jamais vraiment sorti de la terreur des années trente, celle qu'on lit dans les romans de Stefan Zweig, de Graham Greene ou d'Eric Ambler. Comme quoi, plus les choses sont graves, plus on rit... ■

[www.berenboom.com](http://www.berenboom.com)